

Un Faust romanichel

Jean-Pierre Issenhuth, *La géométrie des ombres*, essai, Boréal, 2012, 184 p.

Robert Richard

Number 299, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68814ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Richard, R. (2013). Review of [Un Faust romanichel / Jean-Pierre Issenhuth, *La géométrie des ombres*, essai, Boréal, 2012, 184 p.] *Liberté*, (299), 44–44.

Un Faust romanichel

Écrire, pas pour faire des livres, mais pour vivre.

ROBERT RICHARD

LIVRE VAGABOND que celui de Jean-Pierre Issenhuth. Livre nomade. Cela débute avec une description de la ville de Laval (il fallait le faire!) : «La ville de Laval ressemble à un casse-tête commencé, et comment dire s'il a bien commencé.» Et Issenhuth d'enchaîner avec près de cinq pages (le plus long morceau du bouquin) sur ce qui à l'époque était encore le fief de Vaillancourt.

Puis, ça se poursuit avec la musique, avec des considérations sur l'œuvre du compositeur et organiste Georg Muffat (1653-1704). Après, ce sera la géométrie, la philosophie (Leibniz, Wittgenstein, Heidegger, etc.), la physique (Heisenberg), la mathématique (Cantor), la génétique – le tout sur fond de nature : lombrics, bernaches, colverts et compost à volonté. Tout y passe dans ce livre fourre-tout. Enfin, ce méli-mélo, cette compilation, ce bric-à-brac porte un très beau titre : *La géométrie des ombres*.

Sorte de Docteur Faust marlovien ou goethéen que cet Issenhuth, mais qui ne serait toutefois pas prisonnier de la grisaille scolaire, c'est-à-dire enfermé dans ces études et recherches qu'on fait «à fond avec ardeur et patience» (Goethe) dans nos grandes usines à diplômes. Issenhuth est plus romanichel qu'universitaire. Issenhuth, c'est un cœur pensant mis à nu. Et comme un poisson, il n'est pas là à se demander si l'eau est mouillée : il fuit l'introspection, le vague à l'âme et nage librement à la fois dans les livres (qu'il cite à profusion) et dans le biotope avec ses climats qu'il mesure (à la Wordsworth), observe, enregistre et consigne : «Ce matin du 23 mars, première vraie pluie d'un avant-printemps hâtif»; «[l]e 16 mai, il pleut depuis plusieurs jours», etc. Barthes aurait sûrement aimé ces notations précises sur le

temps qu'il fait : «Le temps, écrit l'auteur du *Discours amoureux*, renvoie à une sorte d'existence complexe du monde (de ce qui est) où se mêlent le lieu, le décor, la lumière, la température, la cénesthésie.» Bon, me voilà en

train de faire de l'Issenhuth : comme lui, je cite. Chez lui, les citations se bousculent au portillon, elles sont partout. Mais elles ne sont jamais pour cela décoratives, ni au grand jamais ne tiennent de la gloriole de l'érudit. Elles n'ont pas pour objectif de prouver ou de démontrer quoi que ce soit. Ça, c'est pour les grosses têtes, les têtes d'œuf. Chez Issenhuth, la citation aiguisé le pifomètre, c'est tout. Elle

JEAN-PIERRE ISSENHUTH
La géométrie des ombres,
essai, Boréal, 2012, 184 p.



Stéphanie a toujours eu un léger trouble obsessionnel-compulsif. Depuis peu, elle a également un problème d'astigmatisme. Sur la table, la serviette et le napperon ne seront plus jamais parallèles.

vous aide à naviguer. À aller de pied, comme dirait le romancier Ahmadou Kourouma, c'est-à-dire à marcher, à avancer.

Est-ce pour faire plus de livres qu'on lit ? Non, aurait dit, de sa voix graveleuse, le lecteur intarissable qu'était Issenhuth. Lui lit pour le référent, pour le tangible, l'humus qu'il

déterre dans ses précieux bouquins. Il n'est pas l'homme du livre *qua* livre, mais l'homme de ces livres qui vous pointent le monde par esquilles et quartiers. D'où ce livre, le sien, écrit par petites entrées, courts textes, généralement d'un ou deux paragraphes avec, ici et là, quelques lancées plus fortes sur trois ou quatre pages. Toutes ces bribes de texte sont jetées comme de la semence au gré du vent. «C'est, dit-il, dans un livre composé au compte-gouttes, en sautillant comme à la marelle, au gré des surprises du dehors, que j'ai l'impression que l'écrit coïncide le moins mal avec la vie, et donc la représente le mieux.» Issenhuth est tout entier dans les expériences ordinaires (c'est lui qui le dit) et pas du tout dans l'écriture de ces «gens de lettres» qu'il chahute et siffle chaque fois qu'il le peut. Ajoutons à cela un je-ne-sais-quoi de votif, quelque chose de fabriqué en vertu d'un vœu, celui de lire un «pays» : terrain, jardin, champ. «Pour s'apercevoir qu'on change de région, il est nécessaire de se tourner vers les champs.» Il n'y aurait donc de *vraies* régions que grâce à la géographie et à ces espaces immenses qu'on aura parcourus à pied, puis en voiture : «À Laval-Ouest, à Lévis, à Rimouski ou à Sept-Îles, les magasins sont les mêmes; les terre-pleins, dis-

posés de la même manière, sont plantés des mêmes arbres; l'architecture est équivalente au détail près.» Et Issenhuth de se lancer, en belle Buick ou quelque chose d'approchant, pour trouver ces «peuplements de pins blancs [qui] sont visibles à Tadoussac. Au-delà, ils cèdent progressivement la place au pin rouge», cela jusqu'à se retrouver, voiture en panne (du moins, c'est comme ça que j'imagine les choses), devant les hautes murailles de brumes de ces régions les plus lointaines, les plus reculées.

Cela lui plaît, le côté farouche, fauve, un peu hostile de ce type de régionalisme *vrai*. Et pourtant l'écriture est protestante chez lui, pas sauvage ni ébouriffée pour un sou – comme la musique de Luther qu'il aime bien pour ses «antécédents populaires» et «la recherche d'un lieu commun

musical». Issenhuth n'aime pas les fioritures. Il est ce qu'il y a de plus sobre. Il est presque chaste. Il dit «hautement» (Rousseau) mais «carré». Il écrit à la meule et à l'équerre. Puis, je l'ai dit : Issenhuth ne se peint pas. Ce qu'il peint, de profil et de face, c'est le monde qu'il voit, touche, entend, hume et goûte. **L**